JULES BRETON 1827–1906

Jeanne : Les sarcleuses

Or, bien que le Printemps au doux ciel argenté
Verse encore, à plein jour, la sereine clarté,
La fête et ses retours sont finis. Le silence
Que rompent, seuls, les bruits coutumiers recommence.
Dans la plaine où déjà l'éclatant vermillon
Des coquelicots brille, émaillant le sillon,
Où l'œillette revêt d'ineffable tendresse
Son feuillage élégant ; où le haut seigle dresse,
Le premier du printemps, son svelte épi cendré ;
Où rit, étoilé d'or, le velours mat du pré,
Où, dans l'orge et le trèfle aux fleurs épanouies,
Rayonnent vivement, prunelles éblouies,
Les constellations sans nombre du bluet ;
Parmi des tourbillons d'oiseaux, le bourg muet
Dessine sur le ciel sa brune silhouette.
Dans les champs, à la main, une alerte houette,
Des filles, par endroits, s'alignent en longs rangs
Pour sarcler l'herbe folle, et de leurs rires francs
Par instants les éclats font vibrer l'air sonore.
Dans l'avoine, en effet, dans quelques blés encore,
Prosternant, vers le sol, leur buste au bras subtil,
Entremêlant le dur labeur d'un gai babil,
Mouvant, comme des fleurs, leurs bandes onduleuses,
Sous l'ample capuchon violet, les Sarcleuses
Se traînent à genoux, lentement.
Au goûter,
On se lève, on s'étire et l'on va caqueter
Sur les sacs remplis d'herbe, aux abords de la route,
Et l'on mord le prochain, tout en mordant sa croûte,
A belles dents d'émail, un peu gloutonnement
Et du coin d'une bouche avide. En ce moment,
Les sarcleuses sont là, formant presque une foule ;

Leurs membres, qu'à la fin le prosternement foule,
S'allongent assouplis, redevenus dispos
Dans ces galbes charmants que prennent les repos.

Or, l'entretien du jour c'est l'affreuse bataille :
« Avez-vous vu Bruno ? dit Flore, quelle entaille !
« Ah ! rien que d'y songer je me sens défaillir.
« J'ai beau fermer les yeux, je vois toujours jaillir
« Le sang rouge du grand trou qu'il avait au crâne !

— « Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il a payé pour Jeanne,
« Dit Titine, ce beau tigre fait d'un agneau !
« La bâtarde a toujours ensorcelé Bruno,
« Il irait dans le feu pour elle… et la coquette
« Le récompense bien, en rêvant la conquête
« Du gros Thomas ! Oui ! rien que cela, s'il vous plaît !
« O bon Dieu, quel manège ! Elle allait, elle allait
« Devant lui, tortillant son corps comme une anguille,
« Tout interdite ainsi qu'une petite fille ! »

Et Titine s'indigne et paraît oublier
Qu'avec ses bras croisés sous son bleu tablier,
Son port, depuis deux mois, fait jaser le village.
Flore reprend : « Laissons ce mauvais babillage,
« Car ils sont malheureux. On dit qu'il guérira,
« Lui, mais la vieille Angèle, à coup sûr, en mourra.
« Je ne défends pas Jeanne ; elle est ambitieuse ;
« Pourtant avouez donc qu'étant si vicieuse,
« Elle n'aurait point eu cette grande douleur.
— « Je connais ce chagrin, ce n'est qu'une couleur,
« Dit Titine, et je sais que cette mijaurée
« A pour but seulement de se voir adorée
« Par Thomas dont elle a flairé les beaux écus ;
« Oui, mes yeux clairvoyants en sont bien convaincus !
— « Pour l'argent, dit Clémence, elle ne l'aime guère :
« Deux ou trois jours avant la bataille, le maire
« (Je l'ai su par sa bonne, il n'en faut point parler,
« C'est un secret), le maire avait fait appeler

« Jeanne. Il avait reçu, parait-il, des nouvelles,
« Une lettre anonyme : On parlait de javelles
« Que Jeanne un jour liait. Pourquoi ? Je n'en sais rien.
« Ça venait de quelqu'un qui lui voulait du bien,
« Qu'un obstacle empêchait de se faire connaitre.
« On offrait beaucoup d'or, mais il fallait promettre,
« Le village quitté, d'aller en pension.
« Jeanne, loin de céder à la tentation,
« Refusa net et même un beau ballot de hardes !
« Rien n'est plus fier, vraiment, que ces cœurs de bâtardes !

— « Pour une fève on peut bien dédaigner un pois,
« Reprend Titine, moi je crois ce que je crois…
— « C'est trop fort, dit Colombe, il faut qu'enfin je parle !
« Ce sont de braves gens qui, sans la vieille Marthe,
« Seraient morts, tant les coups furent prompts, inouïs.
« En recevant Bruno puis Jeanne évanouis,
« Angèle tomba roide et ferma ses paupières :
« Une douleur à faire, hélas ! pleurer les pierres !
« Bruno n'était que sang… Jusqu'au soir tous les trois
« Restèrent sans regard, sans larmes et sans voix !
« Et le vieil idiot, depuis longtemps infirme,
« Qui s'était mis debout, c'est Marthe qui l'affirme,
« Et qui, lui que l'on croit plus muet qu'un tombeau,
« Criait, sans s'arrêter : « Le Corbeau, le corbeau ! »

« A peine Angèle et Jeanne ont retrouvé leurs larmes,
« Qu'à leurs yeux effarés se montrent les gendarmes
« Attachant leurs chevaux au vieil anneau du mur.
« Il le faut, c'est la loi, mais alors, c'était dur !
« Pour comble… »

Tout à coup, sautant sur les houettes,
Toute la bande a fui. Les essaims d'alouettes,
Aussitôt qu'apparaît le féroce chasseur,
Poussent un cri d'effroi tout perlé de douceur,
Et leur vol frémissant, souple et légère trombe,
Rase le sol, tournoie et file et puis retombe
Au champ voisin. Ainsi s'effare le troupeau
Des sarcleuses voyant, là-bas, poindre un chapeau.
C'est le maître, Thomas, dont la voix déjà gronde,
Qui surgit, tout à coup, et vient faire sa ronde.
Sa fourche sous le bras, signe d'autorité,
Donne au rustre un semblant de lourde majesté.
« Allons donc ! criait-il, engeance sans courage,
« Gaspilleuses de temps, allons, vite à l'ouvrage ! »
Au fond, il jouissait, ce tyranneau sans cœur,
D'avoir, en se montrant, fait une telle peur !

Toute seule, parmi cette bande affolée,
Titine, cependant, n'a point pris sa volée ;
Elle va lentement, hautaine, et ses regards
Du coin de l'œil vont droit plonger dans ceux du gars
Piqué dans son orgueil, d'abord, Thomas hésite,
Puis, il se trouble, passe, et dit : « Bonsoir, petite. »
Elle sourit, défie encor l'épouvantail,
Et, langoureusement, s'agenouille au travail.
Lui, sanglier vaincu, grognant sous sa blessure,
D'un pas qu'assurent mal la honte et la luxure,
Par les âpres sillons, s'éloigne en trébuchant.

Or, déjà sous le prisme enflammé du couchant,
Effluves d'infini, les célestes atomes
Planent tout irisés dans l'air chargé d'aromes
Où le bleu tremble encore, ineffable et pâli.
C'est l'heure de l'ivresse exquise où, dans l'oubli
Des laideurs de ce monde et des douleurs amères,
L'âme ouvre largement les ailes aux chimères ;
Où des globules d'or gravitent dans le jour,
Où l'horizon rougi semble un reflet d'amour.

Montez, brumes d’argent, aux flancs doux des collines
Sarcleuses, allongeant vos ombres opalines
Sur les blés où le soir met des joyaux tremblants,
O filles qui traînez encor vos genoux lents,
Qui retenez l’azur dans vos plis, l’astre énorme
D’un trait de feu sublime agrandit votre forme,
Sur vos fronts dans sa gloire, il rayonne vermeil,
Filles, prosternez-vous, adorez le soleil !